

M. Henri Vannérus, grande intelligence, beau caractère, d'une intégrité à toute épreuve, universellement estimé, ayant de belles relations en France, serait l'homme de la situation.»

Après avoir relevé que le 14 octobre Paul Eyschen «a été enterré avec un grand déploiement de pompe et de luxe», le docteur Welter s'étend assez longuement sur la carrière du défunt Ministre d'Etat, «homme d'un talent supérieur et d'une intelligence hors ligne.» Quelle singulière destinée et quel homme singulier, écrit encore Michel Welter, avant de s'étendre sur l'altercation qu'Eyschen eut avec le baron de Blochausen en séance publique de la Chambre («tous les deux en écopaient») et avant de rappeler comment Eyschen «par un truc vraiment ignoble, avait assommé le vieux Servais.» (Nous reviendrons à ces événements dans les biographies à consacrer aux deux prédécesseurs d'Eyschen à la présidence du Gouvernement.)

Welter constate qu'à la fin de sa vie, Eyschen a été puni par où il a péché: en écrivant son manuel de droit public (1890) dans lequel il développait les théories les plus réactionnaires sur les droits de la Couronne, il mit une arme redoutable entre les mains du souverain, arme qui maniée par la Grande-Duchesse Marie-Adélaïde, fut dirigée contre sa propre personne.

«Nous admettons, écrit Welter, que lorsqu'il a établi ses théories réactionnaires*) il était guidé par le sentiment que la souveraineté du chef de l'Etat devait être sans bornes et que celle du peuple et de la Chambre devrait être réduite à un minimum. M. Eyschen admettait que lui, Eyschen, parviendrait à substituer sa volonté à celle de la souveraine (lisez du souverain) et qu'en réalité ce serait lui qui exercerait la souveraineté. Lorsque la Grande-Duchesse passa au-dessus de sa tête et qu'elle ne tint pas compte des conseils et des velléités d'Eyschen, celui-ci aura reconnu, un peu tard il est vrai, qu'en écrivant son livre il avait fait fausse route. Les déboires qu'il avait dans les dernières années et les luttes qu'il avait à mener contre la Cour lui auront probablement fait regretter tout ce qu'il a fait pour la maison de Nassau, et on se demande s'il ne s'est pas dit plus d'une fois qu'il aurait mieux valu conserver la dynastie des Orange . . .**)

«Je reconnais le talent, l'adresse, l'habileté etc. d'Eyschen; je sais aussi qu'il a rendu beaucoup de services au pays; mais malgré tout je ne pouvais jamais me décider à lui accorder ma confiance; je le traitais toujours avec méfiance. Je crois qu'il ne m'aimait pas; il me craignait comme quelqu'un qui était capable de lui gâter son jeu; cela lui suffisait pour m'avoir en honneur.»

Le 19 octobre Welter donne des détails sur l'audience qu'il a eue la veille au palais grand-ducal, la Souveraine ayant exprimé le désir d'entendre également son opinion sur la situation.

*) Elles furent notamment combattues par Alexis Brasseur dans une suite d'articles parus dans la «Luxemburger Zeitung».

**) Ce qui avait été le dessein de F. de Blochausen.